

Cinéma à la page

## F. W. Murnau et Fritz Lang, deux maîtres du muet

Le cinéma muet à travers deux ouvrages chez L'Harmattan, l'un consacré à Murnau, l'autre à un film phare de Fritz Lang.

Les collections « Champs visuels » et « L'Univers esthétique » des Editions L'Harmattan visent à développer les recherches sur la pensée créatrice, l'émotion esthétique et les usages sociaux des techniques de l'image. Les films méritent plus d'un regard car le cinéma n'avance pas en aveugle et porte en mémoire peinture, photo, littérature et théâtre. Deux ouvrages viennent de paraître qui explorent deux univers singuliers du cinéma muet. L'un consacré à Murnau, cinéaste connu surtout pour son « Nosferatu », 1922, d'après le « Dracula » de Bram Stoker, l'autre à une œuvre monumentale de Fritz Lang, « Les Nibelungen », adapté en 1924 d'une vieille légende scandinave reprise par des bardes germaniques. De 1922 à 1931, « Nosferatu », « Le Dernier des hommes », « Tartuffe », « Faust », « L'Aurore », « Tabou ».

Dans ces films, Claude Hodin voit « l'obsession d'une pureté qui se manifeste sous des formes qui la compromettent et la dénoncent ». Il met au centre de sa réflexion les figures du Voyage, de l'Intrusion, du Double, du Mouvement, de la Lumière et de l'Ombre, du Reflet. Ces formes / forces travaillent même la seule comédie de Murnau, « Les Finances du Grand Duc » : circulation urbaine,

passage jour/nuit avec l'amorce du « entre chien et loup » qui précède l'entrée dans un autre monde, changement du comportement d'un personnage confronté à un autre.

### Les nazis s'en mêlent...

Pensée et vision sont indissolublement liées : une simple surimpression transfère un couple d'une rue animée à un décor bucolique. Jardin d'Eden ou mirage, paradis perdu ? La séquence se termine par l'affolement du couple prisonnier (sur les plans visuel et sonore) au milieu de voitures qui klaxonnent. Au franchissement de l'espace par la pensée se greffe un désir associé à une pulsion de mort : fascination réciproque entre Nosferatu et la jeune épouse effrayée et virgine dans sa blanche chemise de nuit vivement éclairée. L'auteur se sert des travaux de Bouvier-Leutrat sur Nosferatu, Lotte H Eisner, Domarchi, Rohmer (organisation de l'espace dans Faust), Jameux et Calvet, comme tremplin : il y prend impulsion et ce qu'il développe est discussion, réponse et relance.

En ce qui concerne « Les Nibelungen » de Fritz Lang, les nazis amputèrent le film, ajoutèrent la musique de Wagner à celle de Gottfried Huppertz

et un commentaire en voix off pour exalter la grandeur germanique. Le film fut restauré dans son intégralité et la partition originale, retrouvée intacte, fut orchestrée. L'ouvrage dirigé par V. Anger et A. Roullé, approche pluridisciplinaire, croise des études consacrées à la coloration et à la synchronisation de l'image et de la musique (qui s'écarte du modèle wagnérien, privilégiant la continuité à la différence du morcellement en usage dans le cinéma muet), à un tragique qui repose sur les faits et gestes des personnages et non sur le divin, enfin aux rapports entre la gestuelle et le décor.

« Les Nibelungen » s'impose par les tensions entre l'idéologie et son parasitage, la nature du discours romanesque (légendaire) et le travail de l'écriture, forme-sens où interfèrent tous les niveaux du film. Ainsi restauré, on y perçoit l'exaltation des traditions héroïques, la prémonition (involontaire) des parades nazies et le réveil de la barbarie au sein d'un monde qui s'abîme dans le sang, les flammes et les ruines.

Alphonse CUGIER

- « Murnau » et « Les Nibelungen », Editions L'Harmattan, respectivement 212 et 255 pages, 21 et 28 €.

« Les Nibelungen : La Mort de Siegfried », première des deux parties du film de Fritz Lang.



Une chaîne humaine hésitante, une étreinte maladroite. (Photo Frédéric Iovino)

Côté danse / Roubaix

## Attention : fragile !

Cinquante minutes d'émotions fortes avec « De quoi tenir jusqu'à l'ombre », de Christian Rizzo, par la Cie de l'Oiseau Mouche.

« Un soir de demi-brume à Londres / Un voyou qui ressemblait à / Mon amour vint à ma rencontre ». Ces trois vers de « La Chanson du mal-aimé » de Guillaume Apollinaire me sont revenus en tête avec la force de l'évidence alors que j'assistais à la première représentation du spectacle créé par le chorégraphe Christian Rizzo avec et pour les comédiens de l'Oiseau-Mouche : « De quoi tenir jusqu'à l'ombre ».

Le titre est déjà en soi tout un poème, comme l'on dit, ou mieux encore une invitation à lâcher bride à l'imaginaire et sans doute ne faut-il pas chercher d'autre sens au spectacle que celui-là. De ce point de vue la réussite est certaine. Un jet de fumée, une bordée puissante soufflante et déjà le noir de la nuit s'efface pour laisser place à une atmosphère ouatée blanchâtre de quai des brumes au sein de laquelle cinq personnages, deux femmes, trois hommes vont apparaître et disparaître, évoluant en couple ou solitaires, se cherchant, se trouvant, le temps d'un signe de reconnaissance, d'une étreinte maladroite, ou se donnant la main pour former une chaîne humaine hésitante, tels les aveugles de Mae-

terlinck perdus dans la lande.

Une voile translucide enflé au gré des vents comme un air d'insouciance et ondoyant liberté qui contraste avec la gaucherie précautionneuse des personnages, dont le parcours et les postures successives ne cessent pas d'étonner avant qu'il ne se dissolvent dans l'obscurité, laissant au sol l'un d'entre eux la tête et les membres prolongés de longs chapeaux pointus, lesquels se meuvent comme une étrange étoile de mer.

Peut-être s'agit-il après tout d'un ultime pied-de-nez rieur au destin qui croit toujours avoir le dernier mot. Un pépiement d'oiseau dans le lointain renforce encore le sentiment de fragilité qui se dégage de ces cinquante minutes d'émotions fortes. La musique originale de Cercueil et les lumières de Caty Olive n'y sont pas pour rien.

Paul K'ROS

- « De quoi tenir jusqu'à l'ombre », spectacle de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche, conception Christian Rizzo (L'Association Fragile), au Garage à Roubaix jusqu'à ce vendredi 1<sup>er</sup> février, puis à Paris au Parc de la Villette en mars. © 03.20.56.96.50. Web : www.oiseau-mouche.org

## Tourcoing : « Walden Memories » au Fresnoy

➔ Jean-François Peyret aime le dialogue entre les arts. Du 9 février au 31 mars, avec « Walden Memories », création/installation à géométrie variable, les mots, images, sons et musique tenteront de donner la réplique à Henry-David Thoreau et à son « Walden », œuvre capitale de la littérature américaine du XIX<sup>e</sup> siècle. Peyret prendra de nouveau la clé des champs dans la grande nef du Fresnoy avec Pierre Nouvel, vidéaste et scénographe, Alexandros Markeas, compositeur, et Thierry Coduys, magicien de la technique. Navigation dans la mémoire, mais aussi, grâce à Agnès de Cayeux, invitation au voyage dans les mondes virtuels contemporains. Notez déjà deux performances : le jeudi 14 février à 19h30 et le 21 mars de 16 à 22h.

- Le Fresnoy, Studio national des arts contemporains, 22, rue du Fresnoy, à Tourcoing - Réservations © 03.20.28.38.00 / accueil@lefresnoy.net